

## RECITRAQUES

### (Premier récit)

Ô larmes  
Larmes honnies,  
Ô larmes !

Pourquoi tu écris ainsi ma mère elle me dit  
Sans point ou juste des traits quand même ça aide à comprendre  
Surtout sans histoire

Mais moi je veux que quelque chose de majeur se passe,  
Quelque chose d'*illicite* :

Larmes,  
Ô larmes honnies !

J'aime faire des trucs ; traquer ça qui craque à la dent.  
Porter la masse.

Le jour où je n'en ferai plus, plein de trucs à traquer, je crois que je serai morte.

Je commence par la fin ou quelquefois par le milieu, pages et marges, chevauchements,  
excavations.

Si la langue me plaît, c'est quand elle saute à hue et à dia, elle a des ruptures de bâton, des  
coups de crosse et de gueule. Elle flambe, elle arrose tout de crépitements.

Chevauchée alors chevauchée, sur le dos d'un aigle ou d'un oursin.

*Anne Belin*

## **Deuxième récit**

**19-06-2010, Paris rue Montrosier, 19h47**

*Au bar je bois un vin blanc de Gascogne.*

*La fille a un tablier profond qui couvre tout, noué sur les hanches.*

*Elle débouche une bouteille, une autre, elle échantonne.*

*Celui-là va vous plaire, Domaine de Pellhaut, L'Harmonie.*

*L'Harmonie, Ô larmes, ce zinc, c'est tout moi, c'est mon atelier poétique.*

*En verre et contre moult, échantonné.*

Oui j'aime la chevauchée, même sur le dos poilu d'un singe lubrique, et le poil raide qui irrite les cuisses. Je cherche l'éveil, la langue qui claque, j'ai besoin de trucs comme *Hourra les morts !* le combat de langue, envers soi et pour soi, et pour tous.

**Scène 2- 20-06-2010, Paris boulevard de Port –Royal, ligne 91, 7h**

*Un homme un petit homme assis dans le quatre vingt onze de sept heure.*

*Son pantalon souillé à la hauteur des cuisses – vomi, merde, urine, ça peut être tout ça. Ses yeux qui disent aussi ça de soi ou de la vie ou du monde, ou tout à la fois – vomi urine ou merde.*

*Personne ne s'assied en face de lui, vu que sa vue écœure.*

*Sauf une femme, noire elle est, qui monte à la Pitié. Elle n'a pas fait attention.*

*Elle reste quelques secondes.*

*Elle voit.*

*Elle n'en croit pas ses yeux.*

*Alors ce geste incroyable qu'elle fait, de se pencher sur lui, sur ses cuisses souillées, pour voir, pour scruter.*

*Elle hume.*

*Durée approximative de la scène – trois seconde et demi.*

*Puis se propulse au fond.*

*Il n'a absolument pas bougé.*

Le combat de langue envers soi et pour soi et pour tous.

Ça m'arrive seulement, je jure que je n'ai rien cherché du tout, je ne savais pas que ça existait, personne ne parle de ça.

Pendant des semaines, pendant des mois, je me levais tous les matins avec cette jubilation.

Il y a un truc qui vous fait de l'air à l'intérieur. Ça gonfle et ça pousse dehors, ça propulse.

Il faut y aller.

Il faut surtout pas *avoir* peur, il faut mourir de peur, il faut le faire sans rien savoir.

Alors on se sent très bête, très démuni, *enfin pauvre*.

**20-06-2010- Paris, café l'ex-voto, 8h35**

*On porte ça.*

*Contre la vitre du bar deux filles aux cheveux très longs, une très brune une très blonde et du sac posé entre elle sur la table du bar un chaton roux surgit.*

*Une tête étonnée de chaton roux.*

*Cette tête de l'espèce chat entre deux têtes de l'espèce filles.*

*Quand arrive la bande des Marseillais, approximativement six gars, il est huit heures et demi, devant la gare de Lyon, marqué sur la grande horloge.*

*Ils parlent mal. Montrent des tatouages, des lames. Tirez-vous, tirez-vous, dit le barman dans sa barbe.*

*La brune elle leur répond. Elle tire sur sa cigarette, elle émancipe, elle est toute en sourire brun dans sa peau intérieure.*

*Le Marseillais à chapeau de dandy demande à boire, on lui dit non pas de ça à huit heures.*

*Il parle à la fille brune, il essaie de la toucher.*

*Elle prend un air ennuyé et le pousse. C'est un jeu. Il y a un scénario. La blonde dit quelque chose de sec. Le serveur dit tirez-vous.*

*Quelque chose ensuite se passe, forcément quelque chose se passe, je ne sais pas quoi.*

On porte ça, on se tient là, on porte la masse.

Rien de bien rassurant, surtout pas d'histoire, non, pas d'histoire.

Pourtant, on voit quelque chose, une ombre de langue. On n'ose pas trop bouger. Par moment, on serait presque bien.

Par moment presque bien, par moment presque mal. Des sarcasmes, une dérision, une impuissance.

**20-06-2010 TGV Paris Montpellier de 9h22- wagon n°6, places 47-49.**

*-Tu changes de ton, Magali, parce que tu vas t'en prendre une là, d'accord ?*

*(TGV, très grande vitesse, entre Mâcon et Lyon surtout. L'immense vitesse du langage et de la pensée.)*

*- Alors lui tu vois, c'est mister Stress. Hein mon chéri ? le train, il va bientôt partir. Le train il va accélérer. Ça va aller. Ça va bien se passer. Ça va bientôt être fini. Calme toi, arrête de stresser.*

*(Où sont les anges, les anges nous envelopperont de leurs ailes, ils nous porteront)*

*- Je n'en peux plus je n'en peux plus. Maintenant tu arrêtes. Tu arrêtes. Arrête arrête arrête arrête.*

*- Je compte jusqu'à trois.*

*(Les anges soulèveront la masse des cris, et elle s'élèvera)*

.

Mister Stress a arrêté. Là il y a des bonds, des hourras, une liberté totale. Les chevaux demandent à boire.

Souvent ne croyez pas, je raconte un truc. Seulement, je ne sais pas comment ça va tourner. Il vaut mieux ça. Ça va mieux en visant à côté.

Curieux, curieux comme les gens font, comment fait l'espèce, comment tout se mêle, ah !  
pauvre corps !

Pauvre corps tout seul, toujours !

Pourvu que ça mène quelque part, peut-être ça mène nulle part, peut être je le fais pas pour rien, peut-être pour rien.

Je crois bien que ça se fait malgré moi ou sans moi, larmes ô larmes.

Moi ici n'a aucune importance, doit seulement se laisser porter, c'est l'histoire de tous.

### Troisième récit

Je me demande pourquoi tout est si rayonnant ce matin.  
Est-ce moi qui le voit ainsi. Tout est merveilleusement calme et rayonnant.  
Le bus escalade la rampe des boulevards et pétille d'allégresse.  
Rien de l'esclavage précédent n'a subsisté.  
Chacun est libre, et s'élançe vers les premières marches, sous les dômes.  
Chacun rit ou parle sans retenue avec chaleur.  
Il fait très froid pourtant sur le quai de la gare de l'est.  
Une équipe de télévision occupe une partie du quai. De jeunes assistants poussent des chariots qui se déploient ici et là fougueusement, en multiples tours de carton. Ils portent autour du cou des sifflets, et aux pieds des bottes lacées, mais rien ne fait peur.  
Quelque chose se déploie dans l'air aussi, azur, lapis lazuli, tendre bleu des voiles.  
Et je suis debout devant la parole.  
L'accablement quotidien devrait revenir ou l'esclavage. Mais non.  
Je devrais cesser à ce moment de croire. Mais non.  
Cela se maintient. Encore.  
Il fait vraiment très froid, les mains se tendent vers des colonnes chauffantes.  
Du fond de la scène sort un homme jeune, la tête rasée, habillé de blanc. Moine.  
Il porte aussi une veste ouatée et une écharpe, puis un gros sac de voyage à l'épaule.  
Très jeune, le pas allègre, presque sans cheveu. Ouvert.  
Il s'installe aussi avec les autres et tend ses mains vers la colonne chauffante.  
Alors c'est incroyable ce qui se produit.  
C'est une sorte d'aboutissement de toute la scène.  
Toujours dans le tournoiement des jeunes assistants de la télévision, comme au cœur d'une chorégraphie.  
Il parle avec ceux qui sont autour, tous parlent, tous émergent, ils sont heureux. Pourquoi.  
Le jeune moine est visiblement le centre de toutes les attentions, surtout féminines. Mais rien de tout ça n'a vraiment d'importance, on flotte au-dessus. Des ballons passent dans les airs.  
Des signaux s'allument, verts, rouges. La chorégraphie se ralentit, se fige.  
Je vais prendre mon train, et encore la joie, encore le soulagement de toutes les tensions de la terre.  
Je monte dans le wagon, je m'installe dans un fauteuil anis.  
*J'ouvre Berlin Alexanderplatz.*  
Je plonge et le train part.  
Plongée dans la parole et les souffrances aiguës de l'angoisse.

## Quatrième récit

On dort mal avec la chaleur on dort mal avec la poussière dans le lit avec les draps qui collent avec le voile qui colle au palais le ronflement on dort mal avec la sueur sur l'échine on aurait dû acheter oreiller qui évacue l'humidité on dort mal avec l'humidité on dort mal avec les morts qui collent à la tête avec les mots qui collent aux doigts humides à l'échine humide on dort mal et plus que mal avec les douleurs qui vous réveillent dans la hanche on dort mal avec l'idée qu'on est empoisonné par tous les poisons de la nourriture aujourd'hui on dort mal avec les idées d'apocalypse et les soi-disant idées qui arrangeraient tout on dort mal avec l'angoisse de tout l'angoisse de rien comprendre avant de mourir et mourir comment où ça peut-être dans un coin de rue mourir on dort mal mal mal sans comprendre pourquoi l'humidité la douleur dans la hanche et la nourriture qui empoisonne et tout qui se détraque en invisible tracas qui gagne on dort mal avec les information la guerre et les cyclones avec les idées d'apocalypse qui deviennent une mode on dort mal avec tout ce fracas qui traque et ces écrans qui détraquent on dort mal avec le monde moderne qui était pourtant merveilleusement gai merveilleusement jouissif on dort encore plus mal quand on se réveille cuit d'insomnie cuit de ne rien comprendre assis sur le bord du lit.



